

# ACTES DU COLLOQUE

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS,  
ALIÉNATION OU STRUCTURE DE RÉSILIENCE ?  
**RELATION DE DÉPENDANCE,  
RELATION THÉRAPEUTIQUE ?**  
*DROGUES, MONDES VIRTUELS, RELIGIONS*

## DANIÈLE PIERRE

RÊVES ET PENSÉES TRADITIONNELLES  
MAROCAINES DANS UNE THÉRAPIE MÈRE-FILLE

NOVEMBRE 2014

Ce texte a été retranscrit sur base d'une présentation orale, intervention lors du colloque *Entre ombre et lumière : les addictions, aliénation ou structure de résilience ? Relation de dépendance, relation thérapeutique ? Drogues, mondes virtuels, religions*, le 21 novembre 2014

Auteur : Dr Danièle Pierre

Retranscrit par : Bérénice Goffin

Révisé et mis en page par : Lydie De Backer

Sous la direction de : Claire Remy & Olivier Servais

2017

# ACTES DU COLLOQUE

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE : LES ADDICTIONS,  
ALIÉNATION OU STRUCTURE DE RÉSILIENCE ?  
**RELATION DE DÉPENDANCE,  
RELATION THÉRAPEUTIQUE ?**  
DROGUES, MONDES VIRTUELS, RELIGIONS

NOVEMBRE 2014

**DANIÈLE PIERRE,**  
*PSYCHANALYSTE*

**RÊVES ET PENSÉES TRADITIONNELLES  
MAROCAINES DANS UNE THÉRAPIE MÈRE-FILLE**

*R.P.*



**laap**  
laboratoire  
d'anthropologie  
prospective

## LE COLLOQUE

Dans le contexte toujours normatif dans lequel baigne la conception que notre culture a des addictions, il nous semble opportun de poser et de déployer une réflexion critique sur ces conceptions, de les historiciser, de les relativiser, voire de les positiver dans certains des cas que nous rencontrons. Pour cette quatrième édition de notre colloque, nous voulons orienter notre regard sur la relation de dépendance qui lie « l'addict » à son objet, que celui-ci soit objet d'addiction ou personne qui s'engage avec lui dans une relation, quelles qu'en soient les visées. Nous voudrions ouvrir et décrypter ce nœud qui lie autonomie et dépendance, en passant par l'autarcie ou l'exclusion, et dont les conduites dites addictives sont le paradigme par essence.

## LA CONFÉRENCE

*Apaiser : tel sera le premier effet de l'interprétation culturelle dans l'histoire de Soukaïna.*

*Cette jeune fille d'origine marocaine, adoptée à la naissance par un couple belgo-marocain sans enfant, a été hospitalisée quasi sans interruption en psychiatrie de ses quatorze à ses dix-huit ans pour troubles graves du comportement, avec notamment consommation de drogues et d'alcool.*

*Dès notre première rencontre, l'interprétation des rêves et l'évocation des étiologies traditionnelles vont permettre de reconstruire l'histoire de la jeune fille et de sa mère adoptive. La vision du monde traditionnelle marocaine offre un véritable « berceau culturel » pour tisser les liens d'une relation nouvelle. La clinique ethnopsy, et en particulier la rencontre de théories culturelles différentes concernant les rêves, nous amène à repenser nos propres théories, en référence à la psychanalyse freudienne.*

## LA CONFÉRENCIÈRE

Danièle Pierre est psychiatre et psychanalyste. Depuis près de vingt ans, elle développe une consultation d'ethnopsychiatrie à Bruxelles, au Centre Chapelle-aux-Champs (Association des services de psychiatrie et de santé mentale de l'Université catholique de Louvain).

Dans la mouvance de l'ethnopsychiatrie de Tobie Nathan, mais d'une manière qui lui est propre, elle reçoit des patients migrants depuis de nombreuses années. Son intérêt particulier pour les rêves lui permet de travailler en consultations individuelles (ce qui n'est pas classique en ethnopsychiatrie) parce que cela redonne suffisamment consistance au cadre de pensée propre à la culture du rêveur. Elle a déjà publié de nombreux articles sur le rêve, ainsi que deux livres *Voyager la nuit. L'interprétation des rêves en ethnopsychiatrie* (La Pensée Sauvage, 2005) et *Comment la souffrance se dit en rêve. Un regard ethnopsychiatrique* (P.U.F., 2012). Elle est membre de l'AIEP et participe au Comité de Rédaction de la revue *L'autre*.



L'histoire clinique exposée ci-dessous a d'ailleurs fait l'objet d'une publication dans cette revue en 2012, sous le titre «Rêves et pensées traditionnelles : apaiser les orages d'une relation mère-fille (Maroc)»

Je me situe dans la mouvance de Tobie Nathan et, en Belgique, nous n'avons pas connu avec autant d'acuité les polémiques « pour/contre » cette manière de travailler et, en tout cas à l'heure actuelle, il y a manifestement une beaucoup plus grande souplesse, ouverture du monde psychanalytique – d'ailleurs, j'étais venue ici il y a quelques temps pour parler de mes travaux sur le rêve. Il y a beaucoup plus d'ouverture de nos jours, en Belgique, par rapport à la manière de penser de l'ethnopsychiatrie.

À l'attention de Simona Taliani, je voudrais dire deux-trois mots en italien – mais je dois lire : « *lo vorrei a contar una storia, una storia que me piace perche e una storia que finisce bene. Es sopra tuto una storia di sogni a al crochevia di mondi , el mondo de la psicoanalisi e il mondo tradizionale del Marocco* ».

Dans l'argument des colloques que vous organisez, vous évoquez l'aspect religieux comme quelque chose qui peut être comparé à une addiction ; vous allez voir que, à travers l'histoire que je vais évoquer pour vous, les différents éléments de la vision du monde, incluant des conceptions religieuses, vont au contraire avoir largement un effet libérateur sur les gens. Ces aspects ne sont pas nécessairement négatifs du côté d'une addiction, d'une restriction de la liberté, mais peuvent aussi être thérapeutiques.

L'histoire que je vais vous raconter est une histoire particulière puisqu'il s'agit d'une relation mère-fille entre une mère d'origine marocaine mariée à un Belge – mais ce couple, en Belgique, n'a pas d'enfant – et une fille née au Maroc et adoptée par ce couple belge-marocain sans enfant.

J'ai choisi cette histoire parce qu'elle illustre la remarquable efficacité restructurante du discours culturel marocain pour élaborer la problématique en question. La vision du monde dans laquelle elles vont s'inscrire toutes les deux s'offre véritablement comme ce que Marie-Rose Moro appelle une « matrice de sens », nécessaire au travail psychique aussi bien de la mère que de la fille. Cette vision du monde constitue aussi ce que Marie-Rose



Moro appelle le berceau culturel dans lequel la relation mère-enfant peut se redéployer.

Soukaïna est une jeune fille d'origine marocaine qui a donc été adoptée à la naissance par un couple belgo-marocain sans enfant. À 14 ans, elle présente une grande crise de possession par les djinns. Entre deux crises convulsives, elle voit des ombres, des petits hommes noirs qui essaient de l'attraper. Elle est admise à l'hôpital et le malentendu culturel joue sans doute un rôle non négligeable, car elle reste hospitalisée en psychiatrie jusqu'à ses 18 ans, c'est quand même beaucoup. Non pas qu'elle apparaisse délirante ou psychotique, mais elle inquiète tout le monde avec un comportement à la fois très autodestructeur et très transgressif. Elle consomme toutes sortes de drogues et d'alcool, elle a un comportement sexuel tout à fait débridé, elle s'automutile, elle se coupe les poignets et les avant-bras avec un couteau, elle fait des fugues et des tentatives de suicide. Soukaïna entretient avec sa mère adoptive une relation très passionnelle et orageuse ; elles semblent fonctionner en miroir l'une de l'autre, jouant « à se faire peur mutuellement » dans une sorte d'escalade symétrique. Malgré sa bonne volonté évidente, le père, qui est un homme fort discret, n'arrive plus du tout à tempérer ce qui se déchaîne entre elles deux. Il va à chaque fois conduire sa femme et sa fille aux entretiens, mais lui-même ne va pas participer. Son rôle est tout de même très important – ce sont des gens qui venaient de loin jusqu'à Bruxelles –, mais il va laisser sa femme et sa fille se débrouiller, c'est-à-dire au fond dénouer et renouer ce qui cause problème entre elles. Je disais qu'elles étaient toutes les deux dans une escalade symétrique, c'est-à-dire que, plus il y en a une qui va mal, l'autre va encore plus mal pour essayer d'attirer encore plus l'attention des soigneurs. Cette escalade symétrique est l'une des raisons pour lesquelles un séjour prolongé





à l'hôpital a semblé salubre à titre de séparation physique entre la mère et la fille. Bientôt, Soukaïna approche des 18 ans, elle va donc devoir quitter le centre pour adolescents. C'est à ce moment que les deux femmes me sont envoyées en consultation ethnopsychiatrique, la psychologue du service pour adolescents les accompagne.

D'emblée, dès le premier entretien, donc bien avant que l'on ait pu faire connaissance, la jeune fille évoque un rêve, un cauchemar, qu'elle a fait cette nuit-là à la maison. Petite parenthèse : dans la conception traditionnelle marocaine, le rêve est très important, il s'agit d'une sorte de voyage dans l'autre monde, ou encore d'une sorte d'espace de voyance dans lequel on reçoit des messages de l'au-delà. Par exemple, on peut voir en rêve le djinn qui menace le rêveur, il apparaît souvent sous la forme d'un homme armé d'un couteau ; on peut voir aussi le saint qui protège ou encore les morts qui pourraient attirer le rêveur auprès d'eux dans l'autre monde. On peut voir que, en même temps que nous parlons des rêves, c'est toute une vision du monde qui est convoquée en séance, c'est tout un univers de sens qui prend consistance dans l'entretien. À partir de cette conception des rêves, c'est aussi toute une logique thérapeutique qui s'organise : il s'agit tantôt de faire une offrande pour apaiser les djinns ou pour repousser les ardeurs des morts qui voudraient nous entraîner auprès d'eux, ou encore il s'agit de faire une visite, une offrande ou un sacrifice dans un sanctuaire pour obtenir la bénédiction.

Donc, lors du premier entretien, elle raconte un cauchemar qu'elle a fait cette nuit-là. Je pense qu'elle veut aussi me tester dès la première rencontre puisque je prétends savoir des choses sur les rêves ; est-ce que je vais pouvoir entendre le cri qu'elle m'adresse ? Dans ce cauchemar, elle se voit morte dans son lit, elle veut appeler au secours, appeler sa mère adoptive qui dort avec elle – elles dorment ensemble dans une sorte de salon marocain à la maison. Elle constate à ce moment avec horreur que sa mère est morte aussi. Selon la conception freudienne classique à laquelle je me réfère complètement, le rêve est une forme de répétition, de remémoration de scènes traumatiques anciennes, c'est pourquoi je demande à Soukaïna quand elle a eu très peur, en réalité, que sa mère soit morte. Elle se souvient en effet, il y a quelques années, elle était rentrée très tard à la maison, elle avait bu, elle sentait l'alcool et sa mère qui l'attendait, morte d'inquiétude, s'était mise en colère et l'avait giflée, puis elle était tombée à terre là, à ses pieds, dans la salle de bain. Pendant un moment, Soukaïna a vraiment cru qu'elle avait tué sa mère et la jeune fille pleure en racontant cette scène. De mon

côté alors, j'invoque une étiologie traditionnelle par la frayeur, c'est un moment de très grande peur – comme le *susto* – et avec effet de surprise, donc de non-préparation par l'angoisse qui fait qu'il y a une effraction de l'enveloppe de la personne et que celle-ci est alors très vulnérable à l'attaque des djinns qui saisissent alors l'occasion de pouvoir s'emparer de l'espace intérieur de la personne. En fait, cette étiologie traditionnelle par la frayeur fait partie d'une théorie populaire, accessible à tous, démocratique selon une expression de Tobie Nathan, mais c'est une théorie qui rejoint de très près la théorie traumatique des névroses chez Freud, qui est une théorie savante réservée à une poignée d'initiés. Dans son contenu, la théorie étiologique par la frayeur ou la *susto* ou la *khala* rejoint d'assez près la théorie freudienne. J'ajoute à la fin de cette consultation que Soukaïna a un don parce qu'elle voit des choses dans ses rêves. Suite à ce premier entretien, la mère emmène Soukaïna voir trois imams au Maroc et, à chaque fois, la jeune fille entre transe. Les *fqihs* disent tous les trois la même chose, elle est possédée par un djinn, un amoureux. On voit déjà à ce stade le discours culturel qui fait lien à présent entre la mère et la fille (donc on ne s'en était pas rendu compte, mais jusqu'à présent le discours culturel de la mère était toujours implicitement disqualifié par les thérapeutes, vu que jamais on n'était rentrés dans les conceptions de sa culture). Déjà à ce stade, le discours culturel permet de donner un sens à la pathologie et simultanément cette pathologie s'organise de façon de plus en plus précise selon la logique culturelle, traditionnelle. Les crises de possession qu'elle présente chez les *fqihs* au Maroc ressemblent plus à des crises de possession, par exemple – ceux qui en ont été témoins ou les anthropologues peuvent les décrire –, alors que ce qu'elle présentait au départ, à 14 ans, ici, était un peu plus flou comme référence à l'étiologie par la possession.

Ce n'est pas tout. Comme autre gain thérapeutique déjà à ce moment, il y a le fait que la théorie traditionnelle permet à Soukaïna de ne plus rester identifiée à une position de folie, ce qui est particulièrement dangereux à l'adolescence – ce n'est souhaitable bien entendu à aucun âge, mais en particulier à l'adolescence qui est tout de même une période de recherche identitaire, on essaye à tout prix d'éviter que l'adolescent s'identifie à une pathologie psychiatrique, par exemple une pathologie addictive. Donc voilà la jeune fille qui reprend une position plus ou moins tranquille à la maison, et elle me dit : « C'est quand même terrible, tout le monde croyait que j'étais folle et c'était ça, c'était le djinn ». Vous voyez un autre avantage de la théorie traditionnelle – elle est démocratique, elle est accessible à tous puisque

c'est une théorie populaire –, deuxième avantage : elle permet de penser la réversibilité des symptômes.



En reparlant de la frayeur à la séance suivante, parce que je ne suis pas suffisamment satisfaite avec ce que nous avons fait de ce rêve, de ce cauchemar, je suggère qu'il s'est déjà passé quelque chose avant cette scène où elle a cru voir sa mère mourir à ses pieds dans la salle de bain. C'est toujours sur la conception freudienne que je m'appuie, une conception selon laquelle le rêve est aussi une répétition : une remémoration plus lointaine, qui plonge ses racines dans l'infantile. Freud évoque la notion du rêve comme étant l'agent de la remémoration. « Oui, me répond-elle, quand j'étais petite, un jour dans ma chambre, j'ai vu une femme avec un foulard blanc dans le rideau de la fenêtre, elle me disait de sauter : Viens, viens avec moi, ça sera bien. Je crois que c'était ma mère, ma mère naturelle. » En fait, quand Soukaïna a appris par hasard qu'elle était une enfant adoptée – elle était à l'école primaire, elle avait déjà 7 ou 8 ans –, elle s'est montrée fort triste et elle s'est renfermée sur elle-même, elle s'isolait dans sa chambre et elle ne disait rien. Elle pleurait à l'intérieur. C'est alors que le visage de cette femme voilée lui est apparu par le rideau de la fenêtre qui l'appelait pour traverser la fenêtre et se jeter dans la mort, pour la rejoindre. Le rêve que la jeune fille nous a raconté lors de notre première rencontre s'éclaire à présent d'un jour nouveau : effondrée quand elle apprend qu'elle n'est pas l'enfant de ses

parents, on pourrait dire qu'elle était morte de chagrin, incapable d'appeler au secours, qui aurait-elle appelé au secours ? On peut imaginer qu'elle devait en vouloir à sa mère adoptive, peut-être elle aurait préféré que ce soit elle qui soit morte plutôt que sa mère naturelle ? La mère naturelle, on peut toujours l'idéaliser. Ne sachant qui appeler au secours, elle regarde par la fenêtre et il n'y a personne, que le fantôme d'une morte qui l'appellerait auprès d'elle pour la rejoindre dans la mort. La dimension mélancolique de son épisode à 8 ans, qui probablement se rejoue à l'adolescence, transparait clairement. Le rêve selon la conception freudienne n'est pas seulement la remémoration de scènes traumatiques anciennes, le rêve est aussi l'expression des désirs inconscients qui sont liés à ces scènes traumatiques. Peut-être même que ces scènes étaient traumatiques parce qu'elles étaient liées à un désir inconscient, par exemple le désir de tuer la mère, le désir de la rejoindre dans la mort ou de ne plus faire qu'un avec elle, comme dans le mythe de Narcisse.

Le travail se poursuit aussi du côté de la mère qui, à un certain moment, décide de venir seule aux entretiens. Elle aussi raconte un cauchemar, typiquement dans cette même escalade symétrique, un cauchemar qu'elle fait depuis longtemps déjà. D'abord elle dit qu'elle le fait depuis quatre ans, c'est-à-dire à peu près depuis le moment où sa fille a commencé à avoir des problèmes. Après, elle va dire que tout compte fait, ce rêve, ce cauchemar, elle le fait depuis qu'elle essayait d'être enceinte, et comme la grossesse n'arrivait pas spontanément, elle était allée consulter un gynécologue qui lui avait expliqué qu'elle fabriquait des anticorps contre certaines protéines du sperme, ou quelque chose comme ça, mais ce qu'elle en a entendu, retenu, c'est que le gynécologue lui avait dit qu'il y avait quelque chose en elle qui tuait le sperme. Donc c'est à ce moment qu'elle aurait commencé à faire ce cauchemar, où elle se voit morte dans son lit, poignardée en plein ventre pendant son sommeil ; elle baigne littéralement dans son sang. Accusant le coup, étant sous le choc de cette image tellement violente, tellement brute, tellement cruelle, je propose à tout hasard, à toutes fins utiles, d'aller faire couler le sang ailleurs, c'est-à-dire d'aller faire un sacrifice pour apaiser la situation chez un marabout, dans un sanctuaire – sa mère le faisait très souvent pour protéger la famille. Quelques temps plus tard, la mère parle d'un ange qui protège sa fille. En fait, quand elle était bébé, elle a failli mourir de la mort subite du nourrisson, elle était encore toute petite, elle dormait encore dans la chambre de ses parents et, une nuit, la mère s'est réveillée tout à coup. « C'est comme si un ange m'avait réveillé », dit-elle. « Soukaïna

était déjà toute bleue, on l'a vite emmenée à l'hôpital et on l'a réanimée. » Je pense que, pour la mère de Soukaïna, c'est comme si le bébé était mort et puis a été ramené à la vie. De nouveau, l'analogie est frappante entre cette scène ancienne et le rêve que Soukaïna a raconté à la première consultation puisque, au fond, Soukaïna bébé a failli mourir pendant le sommeil de sa mère. C'est aussi quelque chose à quoi on est habitué en psychanalyse, c'est la polysémie du rêve, c'est-à-dire qu'il y a plein de couches de significations, en « pelures d'oignon ».

La mère raconte aussi que, beaucoup plus récemment, Soukaïna, une nuit, a failli se jeter dans le canal, c'est un passant à vélo qui l'en a empêché. « Arrête tes conneries », lui a-t-il dit, puis il a disparu dans la nuit, comme un ange, dit-elle. Vous voyez que, à présent, décalée de cette vision de violence qu'elles se jettent à la figure, avec les effets dévastateurs sur le plan narcissique que cela peut avoir, voilà la mère capable de concevoir qu'aussi bien elle-même que sa fille pourraient aussi faire l'objet d'une bénédiction, être porteuses d'une force positive.

Après cet entretien, elles refont un séjour assez long au Maroc dans la famille de la mère. On fait venir un fqih pendant 25 jours au chevet de la jeune fille. On s'investit beaucoup : elle doit être couchée sur un lit, recouverte d'un drap blanc, sa mère et sa tante par moments doivent la tenir parce

qu'elle se tord de douleur. Le fqih lui fait prendre du miel et de l'huile d'olive tout en récitant des prières. Finalement, il dit que le djinn est sorti et il donne une explication, que je trouve géniale : « C'est quand elle était petite, à 7 ou 8 ans, qu'elle l'a attrapé, quand elle était allée pleurer la nuit près d'un étang, quand elle cherchait sa mère. Il était venu de l'eau – parce qu'elle pleurait, donc les larmes coulaient dans l'eau, comme s'il avait remonté à contre sens ce “pont liquide” entre l'intériorité de la jeune fille et l'eau dormante de l'étang – et il est reparti dans l'eau – c'est-à-dire dans les canalisations des WC. » Il a ajouté « Ce n'était pas sa mère naturelle qui l'appelait dans la mort, à travers la vitre, une



mère ne peut pas vraiment vouloir la mort de son enfant, c'était le djinn qui, par ruse, prenait l'apparence de sa mère pour essayer de la séduire ».

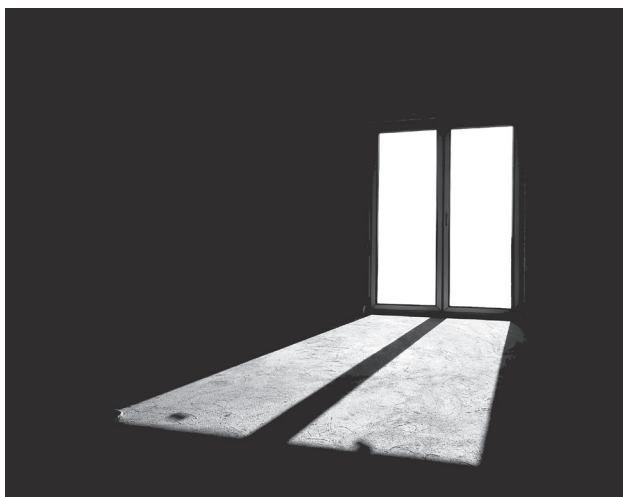
Revenue à la maison, après cette thérapie traditionnelle tout de même assez éprouvante pour tout le monde, Soukaïna se sent mieux et elle entreprend une nouvelle formation professionnelle. C'est à présent sa mère qui veut partir au Maroc pour se faire soigner elle-même. Voici quelques éléments de son histoire personnelle : toute jeune, quand elle avait 13 ou 14 ans (c'est à peu près l'âge auquel les problèmes de Soukaïna ont commencé), elle a perdu sa propre mère et a dû s'occuper de ses nombreux petits frères et sœur. Puis son père s'est remarié et lui a dit de s'en aller. C'est à ce moment qu'elle s'est mariée avec un homme en Belgique. Entre-temps, elle avait été victime d'un abus sexuel de la part d'un de ses frères, elle avait été violée. Elle en a gardé un profond dégoût pour la sexualité, mais aussi un profond dégoût pour elle-même ; c'est bien connu que les abus dans l'enfance ou dans l'adolescence constituent une blessure narcissique très profonde, une impression de souillure, de dégradation de son être. Alors, quand elle n'arrivait pas à être enceinte – en fait, elle n'avait presque pas de relations sexuelles avec son mari –, elle pensait qu'on allait la rejeter, la renvoyer au Maroc parce qu'elle ne remplissait pas son devoir conjugal. Elle ne le dit pas explicitement, mais ses propos sont lourds de sous-entendus. Dans la conception traditionnelle marocaine, quand une femme ne remplit pas son devoir conjugal, on dit volontiers qu'elle est habitée, qu'elle a un mari de nuit. Évoquant cette scène d'abus par son frère dans l'enfance, ce cauchemar où elle se voit poignardée dans le lit, baignant dans son sang, pour elle c'est le retour incessant d'une scène traumatique ancienne qui la poursuit comme une malédiction.

Le rêve, c'est formidable, ça apporte plein d'éléments, c'est un outil de remémoration et d'élaboration. C'est notamment une auto-observation : elle se voit telle qu'elle est, c'est un autodiagnostic, quelque chose en elle a été tué. Mais il y a plus : dans le concept d'ensemble, dans la vision du monde marocaine, dans cet univers de sens, il m'apparaît soudain que le rêve apporte ici une interprétation nouvelle. Le rêve n'est pas seulement une auto-observation, c'est aussi une auto-interprétation. Qu'est-ce qu'une interprétation ? C'est un discours qui dit quelque chose à la fois de l'origine du problème et qui, en même temps, laisse entrevoir la possibilité de sa résolution. Ce qui m'apparaît comme un autodiagnostic, une auto-interprétation dans son rêve, c'est qu'il s'agit d'une histoire de djinns : ce sont les djinns qui sont assoiffés de sang, ce sont les djinns qui apparaissent armés



avec un couteau dans les rêves, ce sont les djinns qui peuvent aussi se rendre invisibles ! Ce sont des considérations que je garde à ce moment pour moi-même. Entre-temps, elle s'en va au Maroc pour se faire soigner elle-même comme sa fille. À peine arrivée à Tanger, voilà qu'un terrible orage éclate – ce qui arrive rarement là-bas. Il pleut des grêlons énormes. « Gros comme des oranges », me dit-elle. Très vite, de nombreux quartiers de la ville sont débordés et les bouches d'égout débordent. Les gens courent en tous sens. Elle voit un petit garçon qui tombe en essayant de s'enfuir. De justesse, la mère de Soukaïna le rattrape au moment où le courant allait l'emporter ; elle lui a donc sauvé la vie. À ce moment, elle ressent quelque chose d'étrange, qu'elle n'avait jamais senti : elle sent la présence de sa mère, comme si c'était sa mère qui avait voulu expressément qu'elle vienne au Maroc, à ce moment-là, pendant cet orage, pour sauver la vie de ce petit garçon. Vous voyez comment la vision très négative d'elle-même qu'elle pouvait avoir jusque-là s'inverse tout à coup. Évidemment, à cause de l'orage et des inondations, elle n'a pas pu se faire soigner, mais ce n'est pas grave, le processus d'auto-interprétation, d'auto-analyse est en cours, il va se poursuivre autrement, elle va bricoler avec autre chose.

Elle revient en Belgique et va consulter un voyant qui lui donne un talisman à mettre sous son oreiller. Les talismans sous les oreillers font venir des rêves. En pleine nuit, elle a l'impression qu'elle se réveille et voit un homme noir qui lui arrache brutalement sa couverture et une femme blanche qui la frappe avec sa babouche. En réaction à cette espèce de cauchemar, elle veut se jeter par la fenêtre ou, plus précisément, elle ressent une force qui la pousse vers la fenêtre, mais elle, elle résiste à cette force. Elle se bat de toutes ses forces et elle a l'impression que ça dure toute la nuit. Alors je lui demande qui l'aurait frappée de la sorte, comme la femme dans ce rêve. « Personne, me dit-elle, ma mère ne nous a jamais frappés. Mais quand elle était malade



et qu'elle allait mourir, elle m'a fait promettre une et une seule chose, c'est que je resterais vierge pour le mariage ». Elle pleure en évoquant cette promesse qu'elle n'a pu tenir envers sa mère sur son lit de mort. « Je l'ai trahie », dit-elle.

Voilà que les choses s'éclairent, cette part d'elle-même détruite par le viol alors qu'elle n'était encore qu'une enfant, c'est aussi quelque chose de sa relation à sa mère, sa loyauté, la promesse qu'elle lui avait faite, la fraîcheur de son âge tendre. La femme qui la frappe avec autorité avec sa babouche cette nuit-là, c'est le reproche incessant qu'elle se fait à elle-même. Là où l'invocation des djinns a pu déployer tant d'effets libérateurs du côté de Soukaïna, il est temps de l'utiliser aussi afin de restaurer l'honneur, le narcissisme de sa mère. Je lui dis que ce n'était pas un humain qui l'avait forcé à trahir sa propre mère, c'était un djinn. Dans ce cas, elle n'a pas été réellement atteinte dans sa pureté de jeune fille, dans son honneur, elle n'a pas réellement trahi sa mère.

Par la suite, j'ai continué à la recevoir seule en consultation – l'ensemble de la thérapie aura duré environ un an et demi. Elle s'est profondément et durablement apaisée, et sa fille aussi. De temps en temps, elle revient me voir et elle m'apporte de l'huile d'olive qui a été récoltée dans son village, un peu comme si elle voulait me transmettre à moi aussi quelque chose de la bénédiction de sa mère.

Quelle conclusion pouvons-nous tirer de cette histoire ? Le fait d'entrer dans la logique culturelle des patients ne nous éloigne pas du tout de nos références psychanalytiques. Tout au long de l'aventure transculturelle, leur éclairage se révèle pertinent et fécond, elle nous guide avec finesse et précision. D'un point de vue métapsychologique, on pourrait dire qu'il y a des éléments primaires, comme la perte, la haine de l'objet perdu, la blessure narcissique ; mais aussitôt ces éléments apparaissent élaborés, secondarisés, interprétés par la culture. Par exemple, l'auto-reproche (la femme avec la babouche) comme perpétuation du lien à la mère, ou encore toutes ces interventions des djinns qui définissent finalement les frontières entre ce qui est humain ou qui ne l'est pas, ce qui est humainement acceptable ou qui ne l'est pas. Dans l'ensemble logique de la vision du monde marocaine, le rêve, la vision, le symptôme nous apparaissent bel et bien, comme disent les lacaniens, structurés comme un langage, ils constituent une auto-interprétation, un savoir inconscient, mais qui en même temps s'adresse à nous dans le transfert ; plus précisément, s'adresse à travers nous à un Autre, comme on dit en termes lacaniens. Nous, thérapeutes, que nous soyons

psychanalystes, fqjhs, taleb, chouwafa, voyants, ne sommes jamais que de modestes intermédiaires par rapport à cet autre, qui relève finalement du monde du divin et du mystère. Les patients nous consultent alternativement, nous sommes peut-être complémentaires, voire même interchangeables ; de toute façon, c'est le travail auto-analytique qui se poursuit et les gens bricolent un parcours dans lequel ils peuvent rencontrer les uns et les autres.

J'aimerais terminer en citant le professeur Jean Florence, c'est un grand psychanalyste de l'École belge : « Au fond, c'est le rêve qui mène la cure ». J'ajouterais : dans la culture marocaine, quand on dit que ce sont des anges qui apportent les rêves et les visions, est-ce qu'on ne dit pas à peu près la même chose ?







Apaiser : tel sera le premier effet de l'interprétation culturelle dans l'histoire de Soukaïna. Cette jeune fille d'origine marocaine, adoptée à la naissance par un couple belgo-marocain sans enfant, a été hospitalisée quasi sans interruption en psychiatrie de ses quatorze à ses dix-huit ans pour troubles graves du comportement, avec notamment consommation de drogues et d'alcool.

Dès sa première rencontre avec **Danièle Pierre**, l'interprétation des rêves et l'évocation des étiologies traditionnelles vont permettre de reconstruire l'histoire de la jeune fille et de sa mère adoptive. La vision du monde traditionnelle marocaine offre un véritable « berceau culturel » pour tisser les liens d'une relation nouvelle. La clinique ethnopsy, et en particulier la rencontre de théories culturelles différentes concernant les rêves, nous amène à repenser nos propres théories, en référence à la psychanalyse freudienne.

RAT.



**laap**  
laboratoire  
d'anthropologie  
prospective

**UCL**  
Université  
catholique  
de Louvain



**fnr's**  
LA LIBERTÉ DE CHERCHER